

une vigueur déconcertante et laisse le lecteur comme étourdi. Pouvoir lire ses poèmes en français est désormais une chance que l'on ne doit pas laisser passer.

Philippe Olé-Laprunne

L'histoire splendide

Guillaume Basquin

Tinbad, 2022, 344 p., 23 €

« *La parole comme sans quantité* » serait une bonne formule pour qualifier ce nouveau livre détourant et brillant de Guillaume Basquin. Cinq parties et un épilogue le composent, où tout vient au langage, verbe de feu destructeur, de luttes, de folles et de frasques d'écriture. La pensée ne s'y soucie plus des cohérences routinières, des logiques supposées ou dominantes : celles du monde présent livré aux vitesses entropiques des échanges électroniques et leurs réseaux sociaux hurlants, aux crises patentes du politique, à une récente pandémie, aux manipulations du vivant et aux atteintes à la liberté. Ce livre se voudrait labyrinthe et creusement, à contre-courant de la dérive des sociétés capitalistes et leurs nouveaux moyens d'asservissement. Cette fois, des échanges authentiques, au

lieu du spectacle accessible des écoles, dont l'auteur est professionnellement familier. S'offriraient partout le flux vertigineux des pixels médiatiques, l'illettrisme et un réel dénature. Dans une partie rédigée comme un journal, l'auteur fustige la gestion politique et sociale de la crise sanitaire, autour que les discours auxquels elle donne lieu, entre paranoia, panurgisme et médiatisation délirante. Semblable parfois à la composition d'un *Grand Savor* nietzschéen, voilà une « *œuvre par montage* » critique des discours, avec effets de tourbillons, danses et appels prophétiques – toutes figures zarathoustriciennes, un peu marxisées mais parfois abouites. La littérature, chez Basquin, se voudrait de radicalité, politique et religieuse, brouillant les pistes, les idées et les langues à la manière d'un Joyce, bien près de deux cents pages, on lira de courts essais, des sentences, des parties pris, où semble être comme barrant la mer de lait de l'histoire, à la manière du mythe hindou. On sait que les démons du Bien y tirent la corde en sens inverse de ceux du Mal, créant des prestiges, des catastrophes, des hasards, des fatalités – le réel incommensurable. Triompheraient ici le dieu Shiva, mais aussi celui d'une Bible souvent citée : nostalgie du religieux ou idiosyncrasie rebelle ? Une lecture psychanalytique y verrait aussi un projet de désintégration des pulsions.

Eros et Thanatos seraient renvoyés à dos dans l'exercice scripturaire, thérapeutique et libérateur. Un livre peut-il faire pièce à la mort ? Oui, si en lui vient une totalité possible, en contrepoint du vide. Alors tu te sais infini à la longue de l'esprit, si son voyage t'emporte à sa vitesse, vers des lointains, une terre promise que revendique et attendrait une écriture nouvelle. À un livre original, proche d'une certaine genialité littéraire, le critique pourrait objecter le privilège accordé à la pandémie affolante et affolée. Elle n'épuise en effet pas l'avenir. Le projet d'une « *œuvre d'art total* » refermerait la boucle parfaite d'un infini, figure indomptable.

Claude-Raphael Samama

Ils vont tuer vos fils

Guillaume Perilhou

L'Observatoire, 2022, 160 p., 17 €

Le héros de ce roman, tour à tour personnage de lui-même, narrateur, enfant énervé ou épuisé, s'éveille avec rage et voracité au monde, prêt à dézinguer tout ce qui contraind, aliène et étouffe la soif de vivre, qu'il a chevillée au corps. Récit initiatique et monologue voisi à la face de ceux qui portent les interludes, il s'agit d'un texte

de l'éccurement. Avec une phrase hâive et haléante, Guillaume Perilhou brasse les sujets de son époque et de sa génération (le père défaillant, la possibilité du viol, le *coming out*, l'hyppothèse du genre), mais les passe assez vite au second plan pour laisser place à l'itinéraire de Guillaume, ses rencontres avec les autres comme avec lui-même. Récit de l'abject, au sens que lui donne Julia Kristeva, *Ils vont tuer vos fils* manifeste l'outrance du sujet empêché, non comme une jouissance tapageuse et puérite, mais bien comme un retour à soi. À la suite d'un conflit parental, voilà Guillaume placé : « *Au foyer, ma chambre sentait le plastique, une odeur de tapis de gym, la même qu'il y avait dans la salle de sport de l'école primaire. Par une mauvaise odeur, un début de transpiration peut-être, une eschalaion qu'on garde à vie dans le nez comme le parfum de la colle Cleo-pâte distribuée à la rentrée.* » Le récit puise dans les souvenirs du personnage pour mettre en évidence les normes qui l'assaillent. Par son désir de vivre à sa guise, le jeune Guillaume porte une aspiration transgressive, qui le conduit à l'exclusion dans les lieux dévolus aux traitements de la folie. L'amour, enfin, nourrit l'élan de présence au monde, comme un besoin compulsif d'échappée : « *Quand il arrive à la fin de son assiette Janais à peine commenté la mienne, il lâcha T'es là pourquoi ? Je lui dis : Angeoisses je crois, il me fit Bienvenue. Putain trop tard qu'est-ce que je suis marcé il*